

BUREAUX: RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 24 fr.; Six mois, 48 fr.; Un an, 84 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire. ANNONCES: 20 centimes la ligne. RÉCLAMES: 25 centimes — On traite à forfait

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grand-Couronné; A Paris, chez M. Hays-Laffite-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine et chez J.-B. Pannou et Fils, 25, Chaussée d'Alsemberg, à Saint-Gilles-Bruxelles

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 13, 7 18, 8 15, 9 43, 11 46, m., 12 23 1 58, 3 39, 5 13, 6 18, 7 24, 8 28, 9 38, 11 08, s. Roubaix à Tourcoing, Mouscron, 5 28, 7 18, 8 45, 10 13, 11 28, m., 1 20, 2 45, 5 40, 6 38, 7 18, 9 23, 10 36, 11 28, s. Lille à Roubaix, 5 15, 6 55, 8 23, 9 55, 11 05, 12 57, 2 22, 4 47, 5 20, 6 55, 8 00, 10 13, 11 15, Tourcoing à Roubaix à Lille, 5 05, 7 10, 8 05, 9 40, 11 05, 12 15, 1 50, 3 31, 5 05, 6 01, 7 23, 9 18, 10 00, Mouscron à Lille, 6 52, 9 22, 11 30, 11 57, 3 13, 4 47, 5 49, 7 02, 9 05

DIMANCHES ET FÊTES: Tourcoing à Mouscron, 7 27, 9 26, soir; Mouscron à Tourcoing, 8 00, soir

BOURSE DE PARIS

DU 2 JANVIER	
3 0/0	62 35
4 1/2	91 00
Emprunts (5 0/0)	99 95
DU 4 JANVIER	
3 0/0	62 20
4 1/2	90 15
Emprunts (5 0/0)	99 75

ROUBAIX, 4 JANVIER 1875.

BULLETIN DU JOUR

La Gazette russe, de Saint-Petersbourg, contient dans un de ses derniers numéros un article sur lequel il nous paraît intéressant d'appeler l'attention de nos lecteurs:

Cette feuille, organe principal de l'aristocratie russe, cherchant à tirer l'enseignement qui résulte des révélations du procès d'Arnim, émet l'avis que les gouvernements des diverses puissances dont le système est encore conforme au code de la simple morale humaine se verront forcés, à la suite de la singulière franchise du chancelier allemand, d'adopter de leur côté le système de cet homme d'Etat, système basé sur le principe des violences mutuelles, ou bien « de réunir ouvertement leurs forces contre ce dangereux ennemi, non pour lui faire la guerre, mais pour mettre obstacle à ce qu'il verse de nouveau le sang. »

La conclusion du journal russe est la nécessité, qui se manifesterait aujourd'hui, d'un tribunal arbitral international devant lequel devraient être vidées les questions et querelles surgies entre les diverses puissances, — tribunal proposé déjà, il y a une huitaine d'années, par l'empereur Napoléon III dans un document devenu célèbre, proposé de nouveau plus récemment par la Russie, et toujours repoussé, on devine sans aucun doute pourquoi, par la Prusse.

Mais n'insistons pas ici sur cette idée, bien qu'elle se trouve développée dans la Gazette russe, et bornons-nous à tirer de l'article publié par la feuille dont il s'agit la démonstration de l'existence en Russie de sentiments peu favorables à la Prusse, la preuve aussi des dispositions tout à fait bienveillantes dont l'aristocratie de Saint-Petersbourg est pénétrée envers l'Angleterre, que l'article en question convie à s'unir à la Russie dans cette entreprise de pacification européenne.

LETTRES DE PARIS

Correspondance particulière du Journal de Roubaix.

Paris, dimanche 3 janvier.

Le Congrès, la révolution d'Espagne, la mort de Ledru Rollin, les accidents causés par le verglas du 1^{er} janvier, voilà certes plus qu'il n'en faut pour alimenter les conversations parisiennes et la polémique de nos journaux.

Le Congrès, c'est le nom que donne le *Séjour* aux réunions tenues à l'Elysée en présence du maréchal de Mac-Mahon, a tenu hier une troisième séance. On dit que les assistants se sont engagés à garder le silence sur la délibération. Ce qui n'empêche pas les gens bien informés des salons politiques et des bureaux de rédaction de raconter par le détail les avis motivés de tous les interlocuteurs. De peur d'erreur, je ne vous rapporte pas les versions qui circulent; mais je dois vous dire que l'on considère comme ayant échoué complètement la tentative de conciliation à laquelle a présidé le maréchal.

Vous n'en serez que médiocrement surpris. En somme, il n'y a qu'une question à résoudre, c'est celle-ci: l'Assemblée actuelle veut-elle et peut-elle faire des lois constitutionnelles? Jusqu'à présent l'Assemblée a déjà répondu par des faits: elle ne le veut ni ne le peut; et les délibérations de ce récent Congrès de l'Elysée n'ont fait que prouver surabondamment cette vérité. Quel devait être le résultat de ces délibérations? Nous voulons parler d'un résultat immédiat et pratique, c'était la formation de ce qu'on appelle la majorité gouvernementale et mieux encore la majorité nécessaire.

Or, en sait aujourd'hui que cette majorité nécessaire n'a pu être formée ni mercredi dernier, ni hier. Nous avons eu déjà occasion de le dire, et nous le répétons: ce ne sont pas les pourparlers avant la lutte qui constitueront dans l'Assemblée un groupe résolu à soutenir énergiquement le gouvernement. C'eût été miracle qu'on se fût entendu hier à l'Elysée. C'est la pression seule des événements qui opérera la conciliation tant demandée; c'est quand les partisans de la république se lèveront tous ensemble pour essayer de faire proclamer la forme de gouvernement qui est pour eux la panacée universelle, que tous les adversaires de la république sauront et pourront se reconnaître, se compter, s'allier; alors la majorité se fera sans conciliabules préalables, et le gouvernement du maréchal pourra alors estimer sûrement sur quels éléments de force il doit s'appuyer. Jusque-là, on perdra beaucoup de paroles, on dépensera beaucoup de bonne volonté, mais nous persistons à croire que l'on n'obtiendra aucun résultat définitif.

On a beaucoup remarqué que M. le duc d'Annamite-Pasquier n'assistait pas à la réunion d'hier à l'Elysée. Le motif officiel est que le noble duc avait gagné un refroidissement; la véritable raison, dit-on, est que les vivacités de langage de M. d'Audiffret-Pasquier étaient de nature à gêner les partisans d'une conciliation; en outre, sa tendance à se rapprocher du centre gauche et à accepter la république pour six ans lui a fait perdre toute son influence sur ses collègues du centre droit. Il se trouvait remplacé à la conférence d'hier par M. M. Casimir Périer et Bathie.

Quoi qu'on ait dit depuis deux ou trois jours sur les modifications ministérielles prochaines, je crois pouvoir vous affirmer que le cabinet tout entier se présentera devant la Chambre après-demain tel qu'il est actuellement composé.

Les réceptions du 1^{er} janvier n'ont donné lieu à aucun incident remarquable: tout au plus peut-on constater que le président de la république et le président de l'Assemblée, dans les courtes paroles qu'ils ont échangées, ont formulé d'assez vagues espérances contenant, si l'on veut, une allusion à la prochaine organisation des pouvoirs.

Ce soir, grande réception diplomatique au ministère des affaires étrangères. Le maréchal doit y assister.

Il sera curieux de constater l'accueil qui sera fait par les diplomates étrangers au représentant du gouvernement espagnol, qui n'est encore reconnu par aucune puissance.

La dépêche de félicitations adressée au jeune roi Alphonse par le roi des Belges ne constitue pas une reconnaissance officielle de la royauté espagnole par le gouvernement belge. C'est en qualité de parent que le roi Léopold a félicité don Alphonse XII. Quant à la reconnaissance du gouvernement espagnol par toutes les puissances, elle ne se fera pas longtemps attendre, et, cette fois, M. de Bismark n'aura pas besoin de s'en mêler.

Je dois vous dire que certaines personnes qui se prétendent initiées aux mystères de la diplomatie affirment que M. de Bismark a beaucoup contribué, et d'autant plus efficacement qu'il dissimulait son jeu, à la récente révolution à la rigueur, nous n'aurions pas lieu de nous en étonner. On ajoute à ce sujet bien d'autres choses que pour le moment je me garderai de vous répéter. Le roi d'Espagne n'est pas encore parti, il ira s'embarquer à Marseille. On assure que ses premiers actes en débarquant sur le sol Espagnol seront un décret convoquant les Cortez et un décret accordant une amnistie générale aux carlistes. Cette dernière mesure exercera une influence décisive en faveur de la fin de la guerre civile, car beaucoup d'officiers servaient dans les rangs des carlistes en haine du gouvernement républicain.

Tous nos journaux reproduisent avec des commentaires variés la lettre écrite par M. Thiers en faveur de la candidature de M. Branhauban, dans les Hautes-Pyrénées. C'est le pendant de la lettre écrite à l'occasion de l'élection de M. Testelin dans le Nord. Il est curieux de constater que ceux qui se sont le plus énergiquement élevés contre les candidatures officielles, auteurs, approuvés fort aujourd'hui l'intervention de celui que ses familles continuent d'appeler M. le président.

Le premier jour de l'année a singulièrement fini par la faute du verglas, accidents et scènes comiques effrayaient, attristaient, égarait tout à tour les Parisiens que leurs affaires ou leurs plaisirs obligeaient de sortir dans la rue vendredi soir. Bras et jambes cassés, gens et bêtes tombant pêle-mêle, les uns riant, les autres pleurant, au bruit de douleur, tout cela se peut raconter. Le gamin de Paris était en joie: « bourgeois, criait gavroche, sur le boulevard Montmartre, un billet de parterre, moins cher qu'au bureau, faites-vous servir. » Et le bourgeois, furieux, regardait son interlocuteur, et prenait gratis le billet de parterre. Le *Figaro* raconte qu'Ali Pacha, ambassadeur de Turquie, n'a pu rentrer son hôtel; que de gens ont couché dehors. Mme de Ch... Q... et sa fille sortant en toilette de bal d'un salon de l'avenue de Lutour-Maubourg, après avoir traversé à pied le pont et les Champs-Elysées, ont été recueillies demi-mortes de froid au cercle de la rue Boissy d'Anglas. Quelques jeunes gens ont pu se procurer des patins et glissaient sur l'asphalte des boulevards; les cochers dont les chevaux étaient ferrés à glace ont réaliés des recettes fabuleuses.

Vers le milieu du dernier siècle, un écrivain bien informé, du nom de Moheau, signalait un fait grave et digne de toute la sollicitude du gouvernement: c'était la très faible fécondité des mariages dans la province, cependant la plus riche (au moins au point de vue agricole et industriel) de la France, la Normandie. D'après ses re-

cherches personnelles, le nombre des naissances n'y dépassait que dans une très faible proportion celui des décès et il était permis d'entrevoir comme prochain le moment où la population de cette région se serait complètement stationnée.

Il croyait avoir trouvé la cause de ce regrettable phénomène dans les progrès du luxe, ce luxe, disait-il, ne pouvant être entrete nu que par une économie sur le nombre des enfants. Il signalait, en outre, comme cause subsidiaire, l'accroissement des domestiques, voués plus ou moins fortement au célibat, des petits employés placés à peu près dans la même situation, enfin des membres du clergé séculier et régulier (religieux et religieuses.)

Le phénomène signalé par Moheau, en 1778, pour l'éprouvance s'est depuis généralisé, et, aujourd'hui, non seulement les cinq départements de l'ancienne Normandie voient diminuer sans relâche leur population malgré une incontestable prospérité, mais encore dix autres départements, et parmi les plus riches de la France, suivent la même et triste voie, non pas, comme on pourrait le croire, par suite d'un accroissement de la mortalité, mais d'une diminution des naissances.

Le même fait tend à se produire dans la France entière, la fécondité des mariages s'y étant graduellement et fortement abaissée. Si le mouvement continuait (et je ne vois pas de raison pour qu'il ne continue pas) avant un demi siècle les mariages produiraient tout juste assez d'enfants pour remplacer les parents. A ce moment, la population sera complètement stationnaire, tandis que celle de nos voisins et ennemis (ils le sont tous plus ou moins) suivra, comme je le dirai plus tard, une marche rapidement progressive. Dans cette hypothèse, c'est-à-dire à force de limiter volontairement la fécondité de nos mariages, nous descendrions, sans nouvelle guerre désastreuse, sans famine, sans épidémie, sans révolution, au rang de puissance de 2e, de 3e, peut-être de 4e ordre. De là à une absorption complète par la race germanique, la plus prolifique de toutes, comme nous le verrons, il n'y aura qu'un pas.

Di avertite telum!

Le fait que je signale (et que je cherchais soigneusement à l'étranger ne le connaissait pas) est si grave, il est si appelé à exercer sur nos destinées nationales une si redoutable influence, que, malgré la répugnance que je suppose à mes lecteurs pour les chiffres, je ne résiste pas au désir, au besoin d'en donner la preuve numérique:

Périodes	Enfants pour 1 ma l'age	Périodes	Enfants pour 1 mariage
1770-74	4.79	1836-40	3.25
1775-79	4.25	1841-45	3.21
1780-89	4.17	1846-50	3.18
1810-15	3.93	1851-55	3.10
1820-30	3.70	1856-60	3.10
1831-35	3.48	1861-68	3.07

Ainsi, le fait est démontré: la France fait de moins en moins d'enfants.

Dans les calculs qui précèdent, nous n'avons tenu compte que des naissances légitimes; mais bon nombre d'enfants (de 70 à 75,000 par an) naissent en dehors du mariage. Il en résulte, chose triste à dire, que si les mœurs un peu faciles de ce pays (beaucoup moins cependant que dans la verte Allemagne) venaient à faire place tout à coup au plus austère puritanisme, le mouvement de plus en plus faiblement progressif de notre population ne tarderait pas à s'arrêter tout à fait. Le nombre des mariages s'élèverait peut-être, mais leur fécon-

dité s'abaisserait encore, la triste ressource des abandons n'existant pas dans les unions légitimes, tandis qu'elle est largement pratiquée, au contraire, dans les mariages « libres » (style socialiste).

Lettre encyclique de notre Très-Saint-Père le Pape Pie IX.

A tous les Patriarches, Primate, Archevêques, Evêques et autres Ordinaires en grâce et en communion avec le siège apostolique, et à tous Fidèles du monde entier.

Pie IX, Pape Vénérables Frères et Chers Fils, Salut et Bénédiction Apostolique.

Touchés des graves calamités de l'Eglise et de ce siècle, et de la nécessité d'implorer le secours divin, Nous n'avons jamais négligé pendant le temps de Notre Pontificat d'exciter le peuple chrétien à apaiser la Majesté de Dieu et à s'efforcer de mériter la céleste clémence par les saintes mœurs de la vie, par les œuvres de la pénitence et par les pieux devoirs des suppliques. Dans ce but, Nous avons plusieurs fois ouvert aux fidèles de Jésus-Christ, avec une apostolique libéralité les trésors spirituels des indulgences, afin qu'ensuite, enflammés d'un vrai esprit de pénitence et purifiés des tâches des péchés par le sacrement de la réconciliation, ils s'approchassent avec plus de confiance du trône de la grâce et devinssent dignes de voir leurs prières favorablement accueillies par Dieu.

C'est ainsi qu'entre autres circonstances Nous avons pensé de le faire spécialement à l'occasion du très-saint Concile oecuménique du Vatican, afin que cette œuvre très-importante, entreprise pour l'utilité de l'Eglise universelle, fût aidée auprès de Dieu par les prières également de toute l'Eglise, et bien que la célébration de ce même Concile ait été suspendue à cause des calamités du temps, Nous avons toutefois déclaré et déclaré pour le bien du peuple fidèle, que l'indulgence en forme de jubilé qui devait être gagnée à cette occasion demeurait dans sa force, sa fermeté et sa vigueur, comme de fait elle demeure encore maintenant. Mais le cours des temps malheureux continuant toujours, nous vœux déjà arrivés à l'année 1875, à l'année par conséquent qui désigne cet espace sacré de siècles et les règles de nos prédécesseurs les Pontifes romains consacreront la célébration de la solennité du Jubilé universel.

Les anciens et récents monuments de l'histoire attestent avec quelle vénération et religion était célébrée l'année du Jubilé, toutes les fois que les temps tranquilles de l'Eglise ont permis de la célébrer suivant les rites; cette année fut en effet toujours regardée comme une année de salutaire expiation pour tout le peuple chrétien, comme une année de rédemption et de gloire, de rémission et d'indulgence pendant laquelle on accourait de toutes les parties du monde dans cette Ville Sainte et auprès de la Chaire de Pierre, et de très-abondants secours de réconciliation et de grâce pour le salut des âmes étaient offerts aux fidèles du monde entier, excités aux devoirs de la piété. Ce siècle lui-même a vu cette pieuse et sainte solennité, lorsque Léon XII, Notre prédécesseur d'heureuse mémoire, ayant ordonné le Jubilé en l'année 1825, ce bienfait accueilli avec tant de ferveur par le peuple chrétien que ce même Pontife put se réjouir à la vue du perpétuel concours de pèlerins dans cette ville pendant toute l'année et de la splendeur de religion, de piété, de foi, de

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 5 JANVIER 1875.

L'ESCLAVE

PAR G. DE LA LANDELLE.

XIII. — COUPS ET CONTRE-COUPS

(Suite)

Pourquoi n'avoir pas usé de ménagements envers un sujet si précieux, doux, docile, alerte, soigneux, qu'on savait seulement très-vif et peu endurant comme l'avait bien prouvé sa résistance à Calisto? Pourquoi l'avoir brutalisé au point que le malheureux enfant en avait perdu la tête?

Donna Urbana, soignée par le docteur Bostigo, avait été un peu de jours rétablie des suites de sa violente crise de nerfs. Mais son chocolat lui fut servi dans de la porcelaine ordinaire et par la pauvre Niévé toute seule. Mais les incorrigibles nègres esclaves chantaient l'irritant refrain: « Yoyo, marron! ou même « Cher Yoyo péri! Mais les Héraldos, inévitablement suivis de leur Aspasia, mais les Solastron, infailliblement escortés de leurs mépris jumeaux, et tous les autres convives, invités à l'exhibition du page, ne manquèrent

pas de hâter leurs visites, pour y joindre leurs compliments de condoléance.

— Perte irréparable!

— Trouver une perle et n'avoir pu la garder!

Il était par trop susceptible, cet enfant! Quoi, pour un seul soufflet, s'enfuir et disparaître dans quelque abîme! Chère amie, combien vous êtes à plaindre!

— Si pareil malheur m'était arrivé, je ne m'en consolerais de la vie! J'aurais toujours sur la conscience la mort de ce gentil garçon! L'aviez-vous fait baptiser, au moins?

— Qu'ai-je appris? votre service de chocolatier dans le puits! Et ce puis est-il bien profond?

Il y a des guignons sans pareils! On m'avait beaucoup vanté votre chocolat, et je me proposais de vous demander à voir cette merveille, aujourd'hui même. Eh bien, là, tout justement, il faut que vous en soyez privée.

— Votre tasse de vermeil! un chef-d'œuvre d'orfèvrerie, si! vous êtes bien malheureuse!

— Tout le monde était émerveillé de l'excellent service de votre Yoyo. Charmant au désert, son café il s'est surpassé. Vous aviez dû, pour le dresser ainsi, vous donner une peine inimaginable.

— Que son costume était joli! Il vous a certainement coûté une somme folle, bien regrettable maintenant. Qu'avez-vous fait de cette riche livrée?

ciement retourné dans la plaie vive de dona Urbana, qui, punie dans sa vanité, punissait elle-même avec obstination l'infortuné don Ciprian des faiblesses qu'il avait eues pour elles. Injustice révoltante!

A la Castellania, la vie n'était plus tenable. Calisto même s'aperçut que sa triste victoire avait de désagréables côtés. Elle s'en applaudissait pourtant encore: Urbana souffrait dans son amour-propre, et Yoyo l'insolent favori, avait péri au fond de quelque gouffre. Mieux eût valu sans doute qu'on le ramenait pieds et poings lié pour le lui livrer à merci; malgré cela, il y avait bien des compensations aux humeurs noires de la maîtresse.

Rita, Niévé, les autres servantes et jusqu'aux esclaves de labour en pâtissaient; don Ciprian plus que personne.

Aigrement blâmé pour ce qu'il faisait et pour ce qu'il ne faisait pas, pour les chansons des nègres, pour les commérages des visiteurs, et enfin pour des riens de toute nature, il n'avait plus un instant de repos.

Vint le moment où, à bout de patience, il éclata. Il éclata terrible, féroce, tira son couteau de chasse, et, le levant sur Urbana:

— A genoux, monstre, s'écria-t-il, ou tu es morte!

Comme s'emportent les hommes de son caractère, il s'était emporté jusqu'à la rage.

Urbana poussa un cri de terreur et

tomba évanouie. Niévé s'était précipitée sur le bras de don Ciprian au risque de se faire blesser; Caliste, moins imprudent, se contenta de relever sa maîtresse, garantissant déjà par la présence de Rita, qui accourut épouvantée, et se plaçant devant son oncle, joignit les mains en demandant grâce.

Don Ciprian, pâle comme un spectre, remettait le couteau dans sa gaine, et les femmes, le croyant apaisé, allaient secourir Urbana:

— Non! non! assez! leur dit-il d'un ton menaçant, rien! pas une goutte d'eau! Ah! l'on fait un enfer de mon existence, enfer, soit!

Il trépidait et voulait être obéi: — Je défends qu'on s'approche d'elle!... Que, sans mes ordres, personne ne lui porte secours! Allons! sortez!

— Mon oncle, par pitié, calmez-vous! dit encore la douce Rita.

Sans l'écouter, il ferma toutes les portes à clef, barricada celle qui menait au balcon, et, menaçant toujours des châtements les plus sévères quiconque lui désobéirait, il descendit à l'écurie, se jeta sur son meilleur cheval, et, l'éperonnant avec colère, disparut au galop par le premier chemin venu.

A l'autre extrémité de la plantation, les nègres de labour le virent passer comme l'éclair. Il avait lâché bride, frappant de la cravache, exhalant sa fureur en grondements inarticulés.

— Maître va tuer lui!... — Oh! ça effrayant à mourir!

Cheval tenir mors aux dents! — Tout à l'heure rouler dans l'abîme!... disaient les esclaves en s'interpellant et gesticulant.

La bête surmenée galopait écumante. Elle bondissait sur ces routes difficiles où les plus adroits cavaliers ne vont qu'au petit trot; ruisselante de sueur, elle courait ventre à terre.

— Où donc allait Ciprian Farniz? — Et, s'il périsait dans quelque gouffre, qui oserait forcer les portes pour secourir Urbana?

Midi sonna; les esclaves des champs et ceux du logis communiquèrent entre eux. On laisse à penser ce qui fut dit de part et d'autre. Niévé, alarmée, en instruisit Rita, qui, tout inquiète, était laissée à elle-même, car, ce jour-là, Calisto avait enfin peur au point de regretter le temps où la possession de Yoyo faisait la joie et l'orgueil de sa maîtresse.

La formidable colère de don Ciprian, toujours si doux, toujours si calme, venait de répandre la consternation.

Aucun des serviteurs n'osait approcher de la chambre où dona Urbana avait été enfermée ne donnant plus signe de vie; et lorsqu'enfin, revenue à elle, on l'entendit appeler, la perplexité de Calisto et des autres esclaves d'intérieur devint un affreux dilemme.

— Si nous essayons de lui porter secours et que le maître revienne, il